

L'américanité contre l'américanisation: l'impasse de la nouvelle identité québécoise

Joseph Yvon Thériault

Resumo: Em discussões recentes sobre a identidade quebequense, a referência à americanidade toma-se incontornável. O Quebec partilharia com o resto da América uma mesma cultura da novidade, da errância, da hibridação. O presente texto se interroga sobre os limites de tal abordagem. A idéia de uma sociedade sem filiação, encontro de todas as diferenças não seria uma idéia própria às Américas, mas uma idéia que está no próprio fundamento da modernidade. As sociedades modernas, por outro lado, em sua história efetiva, tiveram que inscrever esta pluralidade de pertenças em um universo de sentido. A maneira de estar em sociedade descrita pela americanidade quebequense se refere finalmente à experiência histórica singular da América estadunidense, não a de uma cultura partilhada pelo conjunto dos povos da América.

Résumé: Dans les discussions récents portant sur l'identité québécoise la référence à l'américanité devient incontournable. Le Québec partagerait avec le reste de l'Amérique une même culture de la nouveauté, de l'errance, de l'hybridité. L'idée d'une société sans filiation, brassage de toutes les différences n'est pas une idée propre à l'Amérique, mais une idée au fondement même de la modernité. Les sociétés modernes par ailleurs, dans leur histoire effective, ont dû inscrire cette pluralité des appartenances dans un univers de sens. La manière d'être en société décrite par l'américanité québécoise se réfère finalement à l'expérience historique singulière de l'Amérique étatsunienne, non à celle d'une culture partagée par l'ensemble des peuples d'Amérique.

Dans les discussions entourant le Sommet des Amériques - Québec avril 2000 - et son projet d'une zone de libre-échange panaméricaine une distinction tend à s'imposer: l'américanisation ne serait pas l'américanité. Cette distinction n'est pas nouvelle, elle circule abondamment dans le champ intellectuel québécois depuis une vingtaine d'années et tend à dissocier l'influence proprement états-unienne - sa puissance économique, technique et culturelle - l'américanisation, d'une appartenance et d'une culture plus fondamentales qui seraient partagées par tous les habitants des Amériques, l'américanité. Il y aurait une mauvaise Amérique, l'américanisation, celle du projet économique-technique que vise à imposer les tenants du libre échange panaméricain et il y aurait une bonne Amérique, l'américanité, celle qui correspond à l'essence véritable des peuples d'Amérique.

Cette distinction n'est pas sans rappeler celle qui a longtemps couru au sujet du communisme. Il y avait un communisme réel, un mauvais communisme, celui de l'Empire soviétique, sa forme totalitaire, ses dénis de la liberté et de la démocratie; et, il y avait un communisme rêvé, un bon communisme, celui des pères fondateurs et leur utopie d'une société égalitaire et transparente. Le mauvais communisme était transitoire, conjoncturel, une forme dégénérée du bon communisme; le bon communisme était la vraie substance du communisme qu'il ne s'agissait que de faire éclore en retournant à sa vérité première. Il a fallu un jour déchanter, sans se recouper le bon et le mauvais communisme participaient quelque part d'un même projet, celui de concevoir une société complètement réconciliée avec elle-même, une société qui en aurait définitivement terminé avec la division sociale, une société pensée sur le modèle de l'Un, de l'Ergocrate¹. Il en est ainsi de l'américanité. C'est le pendant culturel de l'américanisation qui se drape d'un discours critique face à la réalité qu'elle a participé à faire naître et qu'elle consolide encore aujourd'hui.

L'Amérique comme idée de la nouveauté

Comment définir l'américanité, cette bonne Amérique qui prémunirait contre la mauvaise Amérique, celle de l'américanisation. Élimons immédiatement l'hypothèse de l'américanité comme concept susceptible de révéler la pluralité des Amériques. Cette hypothèse est présente dans l'ancien usage de l'expression latino américaine

¹ Voir à ce sujet Claude Lefort. *Un homme en trop: réflexions sur l'Archipel du Goulag*, Paris, Seuil, 1976.

d'americanidad, expression visant à souligner l'existence d'une autre Amérique, l'Amérique latine, une Amérique distincte de l'Amérique du nord anglo-saxonne. J'élimine cette hypothèse non parce que l'idée de la pluralité des Amériques est fausse ou qu'une telle démarche conduite à une fausse route. Au contraire, je pense que c'est bien la voie vers laquelle il faut aller mais que l'américanité ne peut y conduire. Si l'Amérique est le lieu d'une pluralité de parcours national et culturel on voit mal en effet que viendrait faire l'américanité dans une telle lecture. Après tout, l'Europe, l'Asie, l'Afrique sont aussi le lieu d'une myriade de formes différentes d'intégration.

Pour être fécond comme concept et pratique l'américanité doit quelque part se référer à une même matrice qui au-delà des différences nationales donne forme à une certaine manière d'être. C'est ce que se proposent d'ailleurs de formuler les intellectuels québécois et leur emballement récent pour l'américanité. Si le Québec partage avec le Canada anglais, les Etats-unis et l'Amérique latine une même américanité, celle-ci ne peut se fonder sur ce qui différencie ces populations mais bien sur ce qui les unit.

Pour les tenants de l'américanité québécoise c'est l'Amérique comme société neuve qui définit une telle appartenance. L'historien québécois Gérard Bouchard, l'un des grands penseurs de l'américanité québécoise, a récemment dans *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*², rappelé que l'américanité, au-delà des variantes nationales, reposait sur la matrice des cultures neuves. Dans un rare texte anglo-américain portant sur l'américanité - les Anglo-américains ne s'intéressent pas habituellement à l'américanité, ils ne leur viendrait pas à l'esprit d'opposer américanité et américanisation - Anibal Quijano et Immanuel Wallerstein définissent eux aussi l'américanité comme la déification et la réification de la nouveauté (*newness*)³. Il s'agit ici, on l'aura reconnu, d'une vieille idée tocquevillienne. L'Amérique états-unienne - mais pas l'Amérique française qu'il avait visitée, notons-le bien - se serait, selon Tocqueville, construite comme société radicalement neuve. sans filiation, dans un pur à-présent, comme si chaque génération, précisait-il, s'impose la tâche de reconstruire la société tout entière.

À l'idée de la nouveauté l'américanité associe aussi celle de l'errance. Sans passé, ni mémoire, l'être de l'américanité est un être sans lieu Chez Tocqueville l'idéal type en était l'habitant de

²Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*. Montréal. Boréal, 2000.

³Anibal Quijano et Immanuel Wallerstein, "Americanity as a concept, or the Americas in the modern world-system", *International social science Journal*, Vol XLIV. #4. p.549-557.

l'Ouest américain, ce non-lieu où il existait des hommes mais pas encore de société. Les paysans du Saguenay de Gérard Bouchard ont la bougeotte incapable de se fixer définitivement sur une terre⁴. L'écrivain Dany Laferrière, en marge des réflexions identitaires sur l'Amérique ayant entouré le Sommet des Amériques, précisait, dans le quotidien *Le Devoir* son américanité par le parcours initiatique qu'a constitué son passage de Petit-Goâve (Haïti), à Montréal (Québec), à Miami (États-Unis), comme ci ceux qui ne bougent pas, ou ceux qui bougent entre Budapest, Paris et Montréal sont aliénés en regard de leur véritable essence. Pour Laferrière, sa culture d'origine haïtienne, comme sa culture d'adoption québécoise, furent des obstacles sur la voie de l'américanité authentique.

L'errance appelle enfin l'hybridité, la mixité, le métissage. Sans mémoire, sans lieu, l'être de l'américanité condense en lui toutes les mémoires et tous les lieux. Ce n'est pas l'être cosmopolite qui aime vivre avec des êtres différents. La différence est en lui, d'aucune culture il prétend toutes les posséder, d'aucune tradition il est capable de tous les emmagasiner. Le personnage mythique de l'américanité c'est le métis, le créole et, gare à celui ne l'est pas où encore à ceux qui prétendent faire de leur métissage un nouveau lieu culturel sur terre.

L'américanité se réfère donc à l'idée qu'au-delà de parcours historiques différenciés, les peuples d'Amérique s'alimentent tous d'une culture de la nouveauté qui, tel un tourbillon dans un interminable mouvement brownien, mélange continuellement le passé et l'avenir, les traditions, les langues, les cultures. Être d'Amérique c'est vivre dans la nouveauté radicale, la non-fixité, l'heureux mélange. Cette manière d'être en société les Québécois l'aurait hérité, non par cohabitation géographique, le Québec est tout de même plus près de l'Europe que de l'Argentine, mais grâce au partage d'une même matrice culturelle liée au fait que les peuples d'Amérique sont issus d'une culture d'immigration, d'une culture du nouveau monde, d'une culture sans filiation.

Est-ce vrai? Pour que cette hypothèse soit vraie elle devrait correspondre au moins à deux conditions qui ne me semblent pas réunies. Il faudrait en effet démontrer que cette manière d'être en société est une caractéristique A) propre uniquement aux sociétés américaines - à la rigueur aux sociétés neuves - et B), que toutes les sociétés d'Amérique sont particulièrement caractérisées par ce processus. Je ne pense pas que ni le point A, ni le point B, puissent se confirmer. Je m'en explique brièvement.

⁴ On se réfère ici au grand ouvrage de Gérard Bouchard sur les paysans du Saguenay, *Quelques arpents d'Amérique, Population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal, 1996.

L'américanité est plus que l'Amérique

L'américanité, comme exaltation de la nouveauté, de l'errance, de l'hybridité est-elle une manière d'être proprement américaine, caractéristique particulière des sociétés neuves? Il n'y a pas de doute qu'une telle conception de l'être en société soit partie intégrante et depuis longtemps de l'imaginaire sociétal états-unien. Un tel imaginaire on le retrouve partout, dès le XIXe siècle, aux États-Unis, dans l'édification d'une référence nationale qui s'autonomise par rapport à la référence européenne. Elle fait, par exemple, partie intégrante du processus d'édification d'une littérature nationale et du « *nation-building* » américains, comme l'a rappelé récemment Jean Morency dans *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique*⁵. Sur le *Péquod*, ce navire partie à la chasse de la baleine blanche, *Moby Dick*, le roman, selon Morency, le plus achevé du mythe américain états-unien au XIXe siècle, se trouve rassemblé dans un non lieu - l'océan sans frontière -, une humanité hybride qui ultimement, en se perdant dans un tourbillon sans fin, annonce la venue de l'homme nouveau, l'être américain.

Cette idée de l'Amérique états-unienne comme nouveauté radicale est celle encore de l'homme de la frontière, ainsi que l'a décrit, à la fin du XIXe siècle, l'historien états-unien Frederick Turner, une frontière qui au lieu d'enclorre l'espace, comme dans la vieille Europe, l'ouvre vers un monde où tous les possibles sont permis. Elle est encore, comme on y a déjà fait référence, celle de l'être démocratique qu'avait crû découvrir Tocqueville en Amérique, l'être qui ramène tout à son immédiateté d'individu, se déliant par le fait même du poids des générations passées.

Mais Tocqueville disait lui-même dans les pages introductives de *De la démocratie en Amérique* « J'avoue que dans l'Amérique j'ai vu plus que l'Amérique »⁶. Ce qu'il entendait par cela c'est que l'Amérique états-unienne révélait, à l'état quasi naturel, de manière quasi caricaturale, les traits les plus saillants - le fait générateur des démocraties modernes. Tocqueville ne voyait pas nécessairement dans l'Amérique l'avenir de

⁵Jean Morency. *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, de Washington Irving à Jacques Poulin, Québec, 1994.

⁶Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique*, Paris, Robert Laffont, 1986, p. 49.

l'Europe, car il ne croyait pas la modernité démocratique porteuse d'un sens unidirectionnel. Il croyait toutefois que toutes les sociétés qui prendraient la route de la modernité démocratique auraient, d'une manière ou d'une autre, à affronter et à assumer, les merveilles et les malaises, les grandeurs et les petitesse, d'une société qui se représente à partir d'un individu sans filiation.

Quijano et Wallerstein, qui définissent toujours, comme on l'a dit, mais plus d'un siècle après Tocqueville, l'américanité comme exaltation de la nouveauté, associent eux aussi de tels traits caractéristiques à un processus qui dépasse largement les Amériques. L'Amérique est la création, rappellent-ils, de la première vague de l'économie-monde, c'est pourquoi le processus de sa création politico-culturelle - l'américanité - est comme un condensé de tendances les plus lourdes de la modernité. Ainsi, quand l'Amérique américanise le reste des Amériques - et le reste du monde - elle ne fait qu'accentuer des tendances centrales de cette modernité.

On a qu'à rappeler pour confirmer cette thèse d'une américanité qui n'est rien d'autre que le projet radical de la modernité, comment les caractéristiques qui lui sont attribuées, se retrouvent à la base des théories du contrat social des 17^e et du 18^e siècles. L'idée d'une société surgit de nulle part, par la seule volonté des individus qui la composent en errance dans l'état de nature, créatrice d'un homme nouveau par sa confrontation avec ce même état de nature, accueillante de la diversité est bien une matrice que l'on retrouve à des états divers tant chez Hobbes, Locke que Rousseau. C'est toujours par l'idée de recommencement radical que Hegel définissait l'esprit des temps modernes, tout comme Baudelaire concevait la modernité comme pure instantanéité. Et l'on voudrait, aujourd'hui, nous faire croire que l'idée de sociétés neuves est une invention de l'Amérique.

De la même manière, l'exaltation de la nouveauté, de l'errance, de l'hybridité que l'on associe de ce côté-ci de l'Atlantique, du moins au Québec, a une américanité enfin retrouvée, est appelée ailleurs hyper-modernité et, on les retrouve aussi bien dans les romans de l'écrivain tchèque Milan Kundera que dans les ouvrages du sociologue philosophe français Gilles Lipovetsky pour décrire leurs réalités européenne et postmoderne respectives. La modernité a été partout une expérience radicale de la nouveauté, une rupture avec la tradition. C'est pourquoi derrière l'américanité se cache une conception radicale de la modernité, une modernité à l'état pur débarrassée de toute référence substantive.

Le singulier parcours de l'Amérique états-unienne

Si l'américanité, comme manière d'être en société, n'est pas propre à l'Amérique, est-elle une réalité particulièrement caractéristique des peuples d'Amérique, ces peuples issus d'une immigration récente? C'est le point B que nous devons maintenant invalider de façon à confirmer l'hypothèse selon laquelle l'américanité n'est pas une manière d'être particulière au peuple d'Amérique. Je reviens à Tocqueville pour rappeler comment lui-même, qui était venu chercher en Amérique le fait générateur des sociétés modernes avouait que l'expérience quasi naturelle de la modernité qu'il observait aux Etats-unis lui apparaissait insuffisante pour expliquer le fonctionnement de la société américaine. Les Américains, pensait-il, ont combiné la démocratie avec des principes de liberté et de religion qui n'étaient nullement redevables à la matrice de l'individualisme démocratique mais bien à un héritage culturel anglais. C'est cette combinaison originale, entre les caractéristiques propres à la modernité et une culture particulière, qui ultimement pour Tocqueville permettait d'expliquer l'état social des États Unis.

Si cela est vrai pour l'Amérique états-unienne, cela est encore plus vrai pour les autres sociétés happées par la tourmente de la modernité. Nulle part n'a-t-on assisté à la réalisation à l'état brut de la matrice de la modernité (l'américanité). Partout la modernité a dû se draper dans un univers culturel national qui lui a donné forme et sens. Il y a une raison à cela et c'est celle qu'avait bien perçue Tocqueville. En lui même le principe de la modernité est insuffisant pour faire société, il ferait retomber les hommes dans l'état de nature où les soumettrait au pouvoir anonyme des bureaucraties, du marché ou de la technique. C'est pourquoi l'histoire réelle de la modernité n'a jamais été celle du recommencement radical, mais partout elle fut régulée par l'action des sociétés sur elle-même, qui tantôt au nom d'intérêts de classes, d'intérêts nationaux, d'intérêts de races, de religions, etc., ont combattu la déambulation existentielle des individus et des choses pour les inscrire dans un monde de sens, dans un monde politique. Le culte de la nouveauté, de l'errance, du métissage n'est que la moitié de l'histoire de la modernité - et par voie de conséquence de l'américanité - et ceci même au coeur de la société qui a été, et qui demeure, le plus près de sa réalisation idéal-typique: les États-Unis d'Amérique.

En fait l'Amérique états-unienne a suivi en regard des processus de modernisation un parcours qui s'avère atypique. Elle est plus l'exception que la norme. Cela est vrai, par exemple, en

regard de son modèle de politique sociale. Au sein des grands pays industrialisés elle s'est distinguée des grands modèles d'États providences qui se sont implantés dans l'après-guerre, tant en Europe qu'au Canada. Son non-dirigisme étatique s'avère profondément différent des parcours nationaux latino-américains, européens ou même asiatiques. L'intégration politique s'y est construite autour d'une mobilisation individuelle et utilitaire des ressources, y compris ses ressources culturelles - l'ethnisation de la vie politique américaine en est un exemple -, intégration profondément différente des sociétés latino-américaines ou européennes où les classes sociales et les antagonismes idéologiques furent plus présents.

Sa forme d'intégration nationale qui a largement reposé sur l'assimilation dans la différenciation des communautés immigrantes - ce que l'on a longtemps appelé le *melting pot* mais qui s'affirme aujourd'hui davantage à travers l'hybridité culturelle est enfin, elle aussi, une exception plus que la norme, si l'on jette un regard comparatif tant du côté des sociétés neuves que celles de la vieille Europe. Encore là, même aux États-Unis l'hybridité culturelle résultat du mélange des populations issues de l'immigration blanche, n'est la norme que pour les élites culturelles des grandes villes — New York, Los Angeles -, elle s'est avérée fondamentalement différente pour les populations autochtones, pour les populations afro-américaines, pour les populations rurales du *Mid-west*, comme il n'est pas certain qu'elle fonctionnera face à l'arrivée massive d'une immigration latino. Toutes ces populations, qui assurément ont un passé de brassage, de métissage, d'emprunts culturels hétéroclites, comme toutes les cultures du monde d'ailleurs, ainsi que le confirme l'anthropologie contemporaine, ne vivent pas leur modernité à travers ce métissage, mais bien à travers la reconstruction d'une unité de sens.

Il en est ainsi des Indiens du Chiapas, comme des Canadiens français et maintenant des Québécois, l'histoire qu'ils se font d'eux-mêmes, leur volonté de se maintenir comme communauté historique particulière à l'heure de la mondialisation a bien peu à voir avec l'idée d'une culture de recommencement et d'errance telle que le propose la version américanité de la modernité. Plus largement, l'identité nationale mexicaine a renoué avec son passé amérindien, l'identité argentine doit plus au républicanisme à la française qu'au métissage à l'américaine, l'hybridité brésilienne, fort probablement le plus près d'une intégration sociétale à l'américaine, repose sur des cassures sociales profondes avant d'être un mécanisme de fusion intégrative des différences. Dans les travaux de Gérard Bouchard sur les cultures nationales du nouveau monde, travaux auxquels nous

avons déjà fait référence, il convient lui-même que le type pur de sociétés neuves s'avère profondément modifié lorsque l'on quitte l'Amérique états-unienne. Le Québec a un parcours brisé, totalement original. L'Australie et la Nouvelle-Zélande un processus de différenciation" en escalier (...), "qui n'a pas donnée lieu à un discours de la rupture triomphant et galvanisant" d'où "un constant déficit identitaire". L'Amérique latine est une "américanité inachevée"... (...) qui "a mieux réussi son décrochage ibérique que son arrimage américain". Le Canada anglais enfin, avant son américanisation récente, a eu un parcours en tension entre l'Amérique (le recommencement) et son appartenance à l'Empire (sa tradition). Les parcours brisés, comme ceux du Québec, qui oscillent entre l'idée du recommencement, l'adhésion sans compromis au modernisme radical, et l'idée de la tradition, d'un monde de sens particulier à perpétuer, Alain Finkelkraut a rappelé récemment – *l'Ingratitude*⁷ - qu' ils sont aussi typiques des petites cultures de l'Europe de l'Est (Hongrie, Pologne, Bulgarie) tout comme, faudrait-il ajouter, ceux des mouvements nationalistes à la frange des grands États Nations de l'Ouest européen (Irlande, Écosse, Catalogne, Pays basque). A y regarder de plus près la forme d'intégration sociétale que l'on associe abusivement à l'américanité s'avère bien plus typique des grands États dominateurs de l'Occident (la France relevant plus de l'américanité dans ce sens que le Québec ou le Mexique) qui ont pu imposer leur modèle d'intégration, à leur population et au reste du monde, sans le recours explicite à un appel à une tradition. Mais cela s'avère faux, dans les Amériques comme en Europe, pour la vaste majorité des autres populations, dont les modalités d'intégration culturelle, moins arrogantes, ne peuvent prétendre à servir d'étalon au monde entier. L'américanité est la culture de la modernité, mais d'une moitié seulement de la modernité, celle de l'être sans lieu mu essentiellement par sa déambulation existentielle dans le monde des espaces et des artefacts que produit la nouvelle économie monde. A coté de cela, les cultures nationales, les mouvements sociaux, les populations en dehors de l'épicentre des élites culturelles mondialisées, l'ethnie hybridisante porteuse du projet culturel de la modernité radicale, luttent pour ré-articuler un univers de sens à l'univers du marché et des systèmes. C'est pourquoi si l'ambition n'est pas l'américanisation du monde, l'américanité ne peut l'être non plus.

Il demeure néanmoins un fait. Le monde actuel est le lieu d'un réaménagement de l'espace économique et les grandes zones géographiques de libre-échange, comme l'Europe, comme l'Amérique, sont des réalités incontournables de notre époque. Qui plus est, à moins d'accepter d'accroître le déficit démocratique de nos sociétés, il faudra bien articuler à ces espaces économiques des espaces de régulation politique. La solution ne saurait reposer toutefois vers le développement d'une forme de citoyenneté panaméricaine qui reposerait sur une culture commune — américanité. Ce serait avaliser au niveau politique et culturel le modèle américain d'intégration sociétale, modèle qui est aussi celui de la modernité radicale. Ce qui est en jeu dans la dimension politico-culturelle du projet de libre échange panaméricain c'est la capacité de construire l'Amérique des nations et des cultures, non celles de l'américanité. Ce défi n'est pas uniquement celui des peuples des Amériques par ailleurs, mais aussi celui de toutes les populations du monde soumises aujourd'hui au projet totalitaire d'une seule manière d'être au monde. La diversité des parcours personnels se portent bien dans notre monde, c'est moins vrai pour la diversité des cultures et des peuples qui sont pourtant les lieux nourriciers des identités hybrides.

⁷ Alain Finkelkraut, *L'ingratitude, Conversation sur notre temps*, Montréal, Québec Amérique, 1999.